

André Métral

A person with a wolf head, wearing an orange patterned dress, standing with arms crossed against a teal background.

Chef de bande

malgré lui

André Métral

Chef de bande
malgré lui

© André Métral, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8554-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Le 3 octobre 1980 représentait pour Régis ce qu'avait dû représenter pour d'autres le 13 mai 1958, le 18 juin 1940, le 14 juillet 1789....

Il y avait un *avant* et un *après*.

À l'époque, on fantasmait pas mal sur l'an 2000. Régis racontait à la radio qu'on terminerait 1999 par une grave tempête qui détruirait les forêts. Il n'en croyait rien, mais il jouait le jeu. D'ailleurs, pour faire le malin comme aurait dit son père (ou son frère, mais pas sa sœur, plus indulgente) et parce qu'il avait horreur de s'aligner sur le troupeau, il se démarquait en racontant à l'antenne de RVI que le monde changerait en réalité un an plus tard en 2001. Il avait même suggéré que ce serait le 11 septembre, date que lui inspira celle du coup d'État de Pinochet au Chili en 1973.

Mais pour lui, donc, la véritable date-bascule fut le 3 octobre 1980. Il y eut un avant et un après.

Avant, il n'était que séducteur, pas encore manipulateur. il pratiquait le troc. Après, il apprit à faire circuler créances et dettes. Il était à bonne école, après quatre années à fréquenter les bancs de la fac. Quatre ans, c'était plus qu'il n'en fallait pour assimiler une loi qui lui convenait à merveille : donner le moins possible, prendre le plus possible. Il apprit vite à l'appliquer à tous les domaines de la vie, à tout type de relation, études, filles, radio, parents...

Avant, tout lui réussissait, il n'en revenait pas. Première victime, sa mère, sommée de lui payer des cours de guitare et de théâtre, heureusement, le beaujolais se vendait bien. À la fac, il passait du bon temps jusqu'à la veille des examens (l'avant-veille, n'exagérons rien). Il préparait son numéro d'acteur devant le jury, et ça marchait. Il savait haranguer les foules, vider les salles les jours de grève, inventant des griefs, des mots d'ordre, animant d'improbables assemblées générales, manipulant les votes. Il s'étonnait de voir la foule des étudiants le suivre, il s'amusait à exagérer l'énormité de ses propos, pour voir jusqu'où il pouvait aller sans susciter le moindre doute, eh bien, jusqu'à l'infini, semblait-il. Il leur en voulait, tous, de les encourager au mensonge par leur crédulité. Pourquoi toujours charger le menteur et jamais sa victime, alors que,

sans la naïveté de cette dernière, pas de tromperie possible ?

Drague ou turbin, les propositions venaient à lui plus qu'il n'allait vers elles, phénomène étrange dans cette période d'explosion du chômage. C'était comme s'il remontait une file d'attente, se plaçait en tête, prenait la place des autres, sans jamais l'avoir vraiment voulu. Ains avait-il longtemps réussi à régner comme concierge de sa résidence universitaire, poste qui l'aidait à financer ses études. Le travail était facile, il voyait du monde, on le laissait tranquille, c'était tout ce qu'il demandait, en plus de son modeste salaire. Il avait réussi à se cramponner à ce poste, en principe réservé aux étudiants, plus d'un an après avoir passé le dernier examen, décroché le dernier des diplômes qu'une *procrastinite* mal soignée (comme il disait avec humour) lui avait fait accumuler. Il était ainsi devenu sur le papier spécialiste en économie, en ethnologie, en géopolitique et en psychologie sociale.

Après une parenthèse de quelques mois, qui le vit accepter par distraction des emplois de serveurs qui n'étaient pas faits pour lui, parce qu'on lui donnait des ordres, il en trouva d'autres qui lui seyaient davantage, parce qu'ils lui permettaient de cultiver une faculté dont il avait pris conscience à l'occasion des mouvements de grève étudiante : la capacité à entraîner les foules. L'été, l'office de tourisme de Lyon lui confiait des groupes de touristes ravis de le suivre partout où il les emmenait, subjugués par ses récits et ses commentaires. Il tirait une véritable jouissance de cette magie par laquelle il attirait dès son arrivée le regard d'une quinzaine de paires d'yeux de toutes les couleurs, de tous les genres, et parmi eux de très beaux, de très grands, que l'étonnement pouvait arrondir, que l'amusement pouvait élargir en dessinant des plis dans leurs coins. Il retrouvait à peu près le même plaisir en chantant du Dylan ou du Brassens aux terrasses des cafés. Un peu de Monfortin aussi, car il écrivait, Régis. Et même il composait.

S'il détestait les patrons en général, il avait gardé de bonnes relations avec les plus intelligents des gargotiers qui avaient bien voulu, dans un premier temps, tester ses capacités à tenir à bout de doigt un plateau de boissons, avant de comprendre qu'il leur était plus utile en saltimbanque attirant la clientèle qu'en serveur l'exaspérant par sa lenteur ou sa maladresse. C'était en particulier le cas de Manu, le tôlier du *Potache*.

Et pourtant, il n'était pas beau. Quand il venait les voir dans le Beaujolais, ses parents semblaient vouloir tout faire pour l'en convaincre. « Tiens, lui disait son

père en lui fourrant un billet dans la poche, tu donneras ça au coiffeur ». Et sa mère disait « ça te vieillit, cette barbe ! »

En revanche, tout le monde s'accordait à lui reconnaître « une belle voix ». Dans les réunions familiales, du temps qu'il les fréquentait encore, on n'hésitait pas à lui fourrer la guitare dans les mains.

Mais le signe le plus évident de sa laideur, pensait-il, c'était que les filles ne le regardaient jamais, ce qui l'avait rendu très prudent. Son orgueil était tel qu'il ne supportait pas l'idée du moindre râteau. Alors il les évitait, ou plutôt, il y avait deux sortes de filles qu'il évitait : les inaccessibles et les inacceptables. Les inaccessibles, il les jugeait telles parce que trop belles ou trop riches, ou trop raffinées ou trop snobs... Celles qu'il appelait inacceptables l'étaient parce que trop grosses ou trop maigres ou trop ceci ou trop cela.

Aucune, quoi qu'il en soit, ne méritait la moindre prise de risque. C'était à elles, pensait-il, de faire le premier pas.

Il avait théorisé cet attentisme en lui donnant le nom pompeux de « stratégie stendhalienne ». Pourquoi stendhalienne ? Il n'aurait su le dire.

Régis ouvrit dans sa pensée une petite parenthèse qui l'obligea à suspendre son geste, à cesser de sauter frénétiquement sur ce pneu qui lui tenait tête.

Comme il se trouvait particulièrement digne de distinction, bien, beau et bon (bon comme un gardien de buts, pas comme le « bon » dieu), revenir à soi le reposait de la médiocrité des autres. Ça ne l'empêchait pas de se reconnaître certaines faiblesses pour mieux s'en absoudre : ainsi, il le savait, la mémoire du jeune homme de 24 ans qu'il était avait parfois les défaillances de celle d'un octogénaire, compensées par ailleurs par des performances à peu près équivalentes et tout aussi étonnantes en matière d'avenir. C'était comme si la Nature (aurait dit quelqu'un croyant à ce concept) avait voulu cet équilibre dans sa si singulière cervelle ; bref, les difficultés qu'il éprouvait à se rappeler le passé n'avaient d'égal que ses capacités à prévoir le futur.

Et inversement.

Ainsi, Il *croyait* avoir lu dans les aventures de Julien Sorel - à moins que ce ne fût Fabrice del Dongo - que la meilleure manière d'attirer le désir d'autrui était de feindre l'indifférence ou, mieux encore, le désir d'un autre, appâté pour susciter la jalousie. Peut-être y avait-il là-dedans du René Girard, pour qui tout

désir est l'imitation du désir d'un autre¹. C'est en vertu de cette théorie que Régis concevait ses manigances, se rapprochant de Marie-Christine, qui ne l'attirait pas, pour mieux susciter l'intérêt de Florence, avec qui ça n'avait jamais marché, à la différence de Patricia, qui voulut bien confirmer la théorie et dont Régis garda ainsi le doux souvenir d'une double docilité, l'une intellectuelle, l'autre sensuelle. Pendant ce temps, Odile, magnifique étudiante, aussi humble que brillante, brillante de sensibilité et d'intelligence, l'attendait et lui, aveugle à force de ne regarder qu'en lui, ne s'en aperçut que tardivement. Mais quand il s'en aperçut, il mit beaucoup de temps à l'admettre et se demanda longtemps ce qui parlait à travers les multiples signes émis par Odile : une simple dose de cette générosité qu'elle dispensait également à tout le monde, ou quelque chose de plus, à lui réservée ? Bref, il resta longtemps méfiant jusqu'au jour où, enfin, un soir où leurs visages étaient vraiment proches l'un de l'autre, résigné par avance à la douche froide du refus, il se jeta à l'eau, approchant asymptotiquement ses lèvres de celles d'Odile. Et ce ne fut pas la fin du monde, il plongea et remonta, vivant, à la surface. Un grand jour, que ce jour, assurément.

Tout cela donc, sans jamais faire le premier pas.

Il avait pourtant dans son jeu au moins deux atouts maîtres, sa voix et, pour faire court, ce qu'il en faisait. Sa voix, il n'aurait su la décrire, dire ce qu'elle avait d'extraordinaire, mais il constatait qu'il lui suffisait d'en faire usage pour susciter l'intérêt des foules comme des filles. Quand il lui arrivait d'enquêter sur elle, interrogeant son entourage, on lui servait de qualificatifs flatteurs (douce, grave, vibrante, résonnante, mélodieuse...) qu'il ne reconnaissait pas.

De cette voix, il ne faisait pas que chanter. Sa capacité à faire croire ce qu'il voulait à qui il voulait constituait son second atout-maître. Innée ou acquise, elle se révéla dès l'enfance, petit à petit, Au début, les signes n'en étaient guère probants. Ils restaient diffus et discrets. Régis s'étonnait de la facilité avec laquelle il bernait les profs en leur racontant toute sorte de salades pour justifier une absence, un devoir non fait. Il mettait cela sur le compte de la naïveté qu'il pensait inhérente au corps enseignant. Mais quand il s'aperçut que cette facilité perdurait au-delà de la scolarité, il commença à se poser de sérieuses questions sur lui-même... et à jubiler. Non seulement elle perdurait, mais elle s'accroissait, augmentait. Désormais, le matin, quand il se regardait dans une glace, il voyait un nouveau Régis, le visage qu'il pouvait y contempler lui était encore inconnu

la veille. Il avait en face de lui un être possédant dans ses gènes la faculté de *produire de la crédulité*. Plus qu'un homme, c'était un moulin à canulars, une boîte à bobards (comme il y a des boîtes à musique). Voilà l'essence qu'il se découvrait, et il eut l'orgueil de croire qu'elle précédait son existence, la vanité de penser qu'il constituait, lui, Régis Monfortin, né à Beaujeu le 29 février 1956, un être unique (d'ailleurs, n'était-ce pas déjà signe de rareté que de naître à d'une date aussi improbable, inexistante trois années sur quatre ?)

Mais une fois mise en évidence, il s'attacha à la cultiver, à la faire grandir ; il découvrait par la pratique les règles fondamentales du mensonge, qu'il écrivit dans un coin de son esprit, comme « ne pas trop s'éloigner de la vérité, s'adapter au public, rester modeste, savoir se corriger, faire des brouillons... ».

Imaginer des histoires n'était pas très difficile. Il suffisait de s'inspirer du réel, qui présentait suffisamment de situations tordues pour qu'une simple pichenette, un tout petit décalage suffise à l'introduction de l'extraordinaire. Il trouvait de l'inspiration dans sa propre biographie. Il était le quatrième enfant né de parents âgés. Son frère aîné avait 19 ans de plus que lui, sa sœur aînée 20 ans, venue au monde l'année même du mariage des parents, dans l'euphorie du Front populaire. En réalité, l'euphorie n'était pas pour ses vieux, pas pour le petit propriétaire viticole qu'était son père, que Régis imaginait plutôt tremblant de trouille à l'idée de voir ses précieuses vignes un jour expropriées par les communistes. Mais en 1936, le « mal » était fait, il fallait régulariser la situation par le mariage. Le « mal », qui arrondissait le ventre de sa mère, s'appellerait Sylvette

Jusqu'ici, rien que de parfaitement conforme à la réalité. Mais dans le microcosme étudiant lyonnais, dans les cafés proches des facs, sur les quais, Régis raconta qu'il n'était pas le frère de Sylvette mais le fils qu'elle eut en 1956 avec un militant du FLN, par la suite arrêté et guillotiné. Il ajouta qu'il ne s'était jamais remis de cette tragédie et qu'il avait grandi dans un déchirement douloureux, un sentiment complexe où se mêlaient la fierté d'avoir pour père un martyr et un héros de la décolonisation et le chagrin de ne l'avoir jamais connu, d'avoir été contraint de l'imaginer (et il le voyait beau), bref, d'être à tout jamais un orphelin. À ce point du récit, sa voix, sa fameuse voix, sa magique voix prenait un petit tremblement, il s'accrochait à son verre d'Orangina, et la fille en face de lui le réconfortait en lui saisissant le poignet. On ne sut comment le canular parvint à laisser des traces jusque dans le Beaujolais, mais la famille le

reçut sans humour, ce qui jeta un froid supplémentaire sur une relation que la différence d'âge avait déjà rendue distante entre Régis et le reste de la fratrie.

Ils pouvaient bien faire la gueule, l'essentiel était pour lui qu'en racontant, avec sa voix, de belles histoires comme celle-ci, il accumulait les pierres à l'édifice de ses conquêtes féminines, parmi lesquelles on put même compter quelques inaccessibles, du moins qu'il croyait telles mais qui de fait ne l'étaient pas. Il se sentait comme le joueur de pipeau, dont la musique avait le pouvoir magique de conduire les filles dans son petit studio. En réalité, cela ne se passait pas *toujours* dans son studio, mais *souvent* chez elles.

Chez lui ou chez elles, il y avait une règle à laquelle il tenait même s'il ne se permettait que rarement de l'expliquer. On aurait pu l'appeler la règle de Cendrillon : à minuit, tout devait disparaître, à minuit on ne se connaissait plus, chacun regagnait ses pénates. Minuit, c'était une façon de parler. Chez lui ou chez elles, au petit matin, discrètement, il filait. Il était trop attaché à sa liberté, pour accepter les complications de la vie ordinaire à deux. Et pas besoin de parler mariage : organiser un petit déjeuner, ça sentait déjà trop la vie commune. À fuir. Alors il filait. Et si cela se passait chez lui, il était prêt, grand prince, à leur laisser le studio toute la journée s'il le fallait. Il irait courir les bars, y dégusterait seul ses croissants dans son café chaud, observant les premiers consommateurs, jouissant de les savoir pressés par le travail.

S'il détestait les patrons en général, il avait gardé de bonnes relations avec les plus intelligents des gargotiers qui avaient bien voulu, dans un premier temps, tester ses capacités à tenir à bout de doigt un plateau de boissons, avant de comprendre qu'il leur était plus utile en saltimbanque attirant la clientèle qu'en serveur l'exaspérant par sa lenteur ou sa maladresse

Il recommença à sauter sur le pneu, pour l'extraire de la jante, en imaginant qu'à la place de ce pneu, il y avait une tête, et pas n'importe quelle tête. Ça lui faisait du bien.

La comparaison tenait parfaitement la route, *elle* (mieux que ce pneu qui avait failli le faire déraiper à force d'usure). Le 14 juillet 1789, personne n'avait conscience de vivre un tournant historique. Le 18 juin 1940, peu de gens entendirent l'appel. C'est plus tard, bien plus tard, que ces dates furent reconnues et retenues comme historiques. De même Régis vécut-il ce jour du 3

octobre 1980 comme n'importe quel autre jour. Ce n'est que plus tard en réalité, au bout de trois mois, le jour du rendez-vous, qu'il réalisa peu à peu qu'il avait été grugé ce jour-là, et quand il revoyait en pensée la tête du mec, du mec qui lui avait posé ce lapin, c'était comme s'il contemplait un miroir. Car enfin, c'était lui le beau parleur. Comment n'avait-il pas su reconnaître dans ce mec, comment n'avait-il pas reconnu dans son discours le rôle que lui-même jouait si souvent depuis si longtemps ? Celui du séducteur, du manipulateur, du monteur d'entourloupes ?

Et il se remémorait la scène en extirpant la chambre à air, nerveusement, maladroitement, au point de se pincer jusqu'au sang. Ce n'était pas avec ce qu'il gagnait en chantant dans les bars qu'il pouvait payer un garagiste. Maintenant moins que jamais.

La tête qu'il imaginait en sautant sur le pneu, c'était celle de ce mec qui l'avait abordé le 3 octobre 1980, et auquel il avait daigné répondre. Régis était en train de distribuer des tracts pour la Fédé sur le marché, ou alors à l'entrée d'une cafétéria, il ne savait plus très bien. C'était l'époque où il distribuait encore des tracts. Depuis, il avait décidé d'arrêter, comme on arrête de fumer. Et le mec l'avait abordé en lui disant qu'un camarade avait besoin d'aide. En ce temps-là, le mot « camarade » faisait encore partie de l'environnement sonore accompagnant Régis. Le mec disait appartenir à la mouvance de ceux qui risquaient la prison parce qu'ils s'insurgeaient contre l'État bourgeois. Si certains d'entre eux - mais pas tous, attention - avaient bien posé quelques bombes dans quelques capitales européennes, c'était pour répondre à la violence autrement plus forte du Capital. Mais la plupart, disait-il, étaient doux comme des agneaux, ce qui ne les protégeait en rien de la répression.

Recherché par la police, ce camarade avait besoin d'une planque discrète, qu'ils avaient trouvée, mais le propriétaire - tous aussi salauds les uns que les autres - demandait une caution exorbitante, tiens-toi bien, trois mois de loyer. à se demander s'il ne profitait pas de la situation. Combien, avait demandé Régis. À se demander s'il ne se doutait pas de la situation, avait précisé le mec. Combien ? répéta Régis.

- 3 000, dit le mec, retenant son souffle.

C'était une somme. Mais t'inquiète, lui disait le mec, dans trois mois je te les rembourse. Dans trois mois tout sera réglé, le camarade aura filé à l'étranger, on